

CAHIERS METANOÏA No 47

47

1986

revue trimestrielle

CAHIERS METANOÏA

SOMMAIRE

ÉDITORIAL
« QUI VEUT PRÉSERVER SA VIE LA PERDRA » p. 3

ÉVANGILE SELON THOMAS
LOGION 49 p. 8

COMMENTAIRES p.10

MÉDITATION AU FIL DE LA PLUME p.14

RECHERCHES
NISARGADATTA : AVANT LA CONSCIENCE p.17
NOTE SUR LA RÉINCARNATION p.22
JE NE SAIS PAS, JE SUIS p.24

BIBLIOGRAPHIE p.30

POÉSIES p.31

CAHIERS
METANOÏA

Rédaction • Administration
Marsanne, 26740 Sauzet
Tél. 75.90.30.44 Marsanne

Association déclarée, loi de 1901
C.C.P. 6564-15 Lyon ASS Métanoïa

Le directeur de la publication :
Emile GILLABERT

Imprimé en France 09-86

Imprimerie du Crestois
26400 CREST

Dépôt légal n° 09-86

Comment se procurer les Cahiers Métanoïas ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association ci-joint et de le retourner aux Cahiers Métanoïa : Marsanne - 26740 Sauzet.

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre : en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? (log. 76)

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 cahiers de l'année

Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants ci-dessous :

— Cahiers 1975	150,00 F.
— Cahiers 1976	150,00 F.
— Cahiers 1977	150,00 F.
— Cahiers 1978	150,00 F.
— Cahiers 1979	150,00 F.
— Cahiers 1980	150,00 F.
— Cahiers 1981	150,00 F.
— Cahiers 1982	150,00 F.
— Cahiers 1983	150,00 F.
— Cahiers 1984	150,00 F.
— Cahiers 1985	150,00 F.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui, peut-être sans le savoir, les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un associé, nous adressons, contre 10 F. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

© Couverture by Francis Berthoud

ÉDITORIAL

«QUI VEUT PRÉSERVER SA VIE LA PERDRA»

Je ne peux parler de la saveur d'un fruit que si j'y ai goûté. Je ne peux parler de la valeur salvique de la souffrance si je n'ai pas souffert; mon propos aura quelque chose d'offensant s'il ne révèle pas au moins en filigrane que les mots soutendent une réalité vécue. La réflexion qui resterait purement théorique serait non seulement vaine mais dommageable. Jésus le dit clairement :

*Celui qui connaît le Tout,
s'il est privé de lui-même,
est privé du Tout. (log. 67)*

En revanche, l'épreuve assumée peut être source de vie :

*Heureux l'homme qui a connu l'épreuve :
il a trouvé la Vie. (log. 58)*

Le terme copte signifiant « connaître l'épreuve » est traduit parfois par « peiner », « souffrir ». Quel qu'il soit, il signifie que la condition de la personne est liée à l'impermanence de toutes choses : tout naît, se transforme et périt inéluctablement. Nul homme n'échappe à la souffrance : naissance, vieillesse, maladie, mort, sont liées à la souffrance.

Si je n'arrive pas à éluder la souffrance, je peux par contre lui donner un sens qui la rende tolérable ; je peux même faire en sorte qu'elle devienne un instrument de salut ou de réalisation.

Jusqu'ici, le chrétien et le gnostique parlent le même langage. Mais, là où ils diffèrent essentiellement, c'est sur la finalité de la souffrance.

Chez le chrétien, l'épreuve concourt à valoriser la personne. Celle-ci connaîtra un jour dans l'au-delà les compensations aux souffrances

qu'elle aura endurées sur la terre. Même le non-vécu consenti en vue d'un bien « supérieur » trouvera sa récompense. Un Dieu tou-puissant, juste et miséricordieux, rétribuera chacun selon ses mérites, ceux-ci s'ajoutant à ceux acquis par le sang du Christ mort en croix pour racheter les hommes.

Chez le gnostique, l'épreuve a un tout autre sens; elle concourt à la prise de conscience que la personne est l'obstacle à l'éveil. Ce « néant », dont parle Maître Eckhart, se prend pour ce qu'il n'est pas ; cette pseudo-entité nous empêche de découvrir notre identité véritable. C'est du reste tout à fait dans cette optique que le gnostique comprend la parole des évangiles canoniques reproduite à quelques variantes près deux fois dans Matthieu (10.39 et 16.25-26), deux fois dans Luc (9.24-25 et 17.33), une fois dans Marc (8.35-37), une fois dans Jean (12.25) :

Mt 10.39	Lc. 17.33	Jn. 12.25
Qui a trouvé sa vie la perdra, et qui a perdu sa vie à cause de moi la trouvera.	Qui chercherait à préserver sa vie la perdra, et qui la perd la conservera.	Qui aime sa vie la perdra, et qui hait sa vie en ce monde la gardera pour la vie éternelle.
Mt 16.25-26	Mc 8.35-37	Lc 9.24-25
25 Qui veut en effet préserver sa vie la perdra mais qui perd sa vie à cause de moi la trouvera. 26 Quel avantage en effet aura un homme s'il gagne le monde entier mais ruine sa vie ? Ou que donnera un homme en échange de sa vie ?	35 Qui veut en effet préserver sa vie la perdra mais qui perd sa vie à cause de l'évangile la sauvera. 36 Quel avantage en effet pour un homme de gagner le monde entier et de ruiner sa vie ? 37 Que donnerait un homme, en effet, en échange de sa vie ?	24 Qui veut en effet préserver sa vie la perdra mais qui perd sa vie à cause de moi celui-là la sauvera. 25 Quel avantage en effet a un homme en gagnant le monde entier mais en se perdant ou en se ruinant ?

L'insistance avec laquelle les rédacteurs mettent l'accent sur cette parole parle en faveur de son authenticité en même temps que de son importance. Son caractère elliptique fait que le chrétien peut l'interpréter dans l'optique du salut qui est la sienne, alors que le gnostique de son côté l'interprète naturellement en fonction du caractère illusoire qu'il attribue à la « personne ». Le premier y voit la récompense liée au détachement et à la vertu et ne manque pas d'associer ce dit à celui où Jésus répond à Pierre qui lui demande ce qu'ils recevront, eux les disciples, pour avoir tout quitté afin de le suivre : « En vérité, je vous dis que vous qui m'avez suivi, dans la régénération, quand le Fils de l'homme siègera sur le trône de sa gloire, vous siégerez vous aussi sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël. Et quiconque aura quitté maisons ou frères ou sœurs ou père ou mère ou enfants ou champs, à cause de mon nom, recevra de nombreuses fois autant et héritera de la vie éternelle » (Mt 19.27-30). Les textes correspondants de Marc (10.28-31) et de Luc (18.28-30), un peu plus succints, et quelque peu différents, mettent également l'accent sur les récompenses à venir promises au détachement.

Les uns et les autres ne sont évidemment pas dans la ligne de la gnose. Du reste les exégètes font état de leur caractère composite résultant de couches rédactionnelles différentes. L'allusion en particulier au retour du Fils de l'homme sur le trône de la gloire et aux douze trônes attribués aux disciples appelés à juger les douze tribus d'Israël est tout à fait dans la manière de Matthieu soucieux de montrer les correspondances entre les deux Testaments. De plus, les compensations recherchées et promises sont totalement contraires au vide des origines lequel est en même temps lumière : « Quand le disciple est désert, il sera rempli de lumière », nous assure Jésus à propos de Salomé. (log 61)

« SEUL L'UN EST LE BIEN »

Le disciple « désert » est justement celui qui a « perdu sa vie », c'est-à-dire les conditionnements de la personne. Cependant, le même texte ajoute : « Mais quand il est partagé, il sera rempli de ténèbres ». Ainsi il est partagé, quand il ne veut pas « perdre » sans l'espoir d'une récompense. Que cette récompense ait lieu dans un futur et un ailleurs n'enlève rien à la préoccupation qui est finalement de s'affirmer. On ne voit nulle part dans l'Évangile selon Thomas des promesses de partage et de récompenses ; Jésus dit de lui-même : « Suis-je donc un partageur ? » (log. 72).

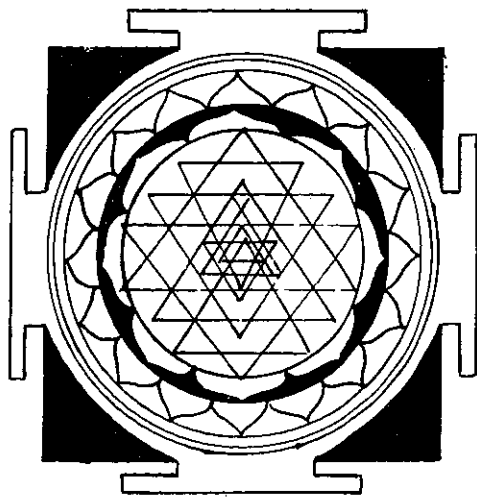
Quand il décourage les disciples de spéculer sur le bien et le mal (voir logia 6, 14 et 104), il veut les amener à découvrir le vrai bien, celui qui n'a pas son opposé, le mal. Il n'est pas un anarchiste ni un révolutionnaire, s'étant lui-même plié aux rites et coutumes de son peuple. Il recommande de soigner ceux qui sont malades, d'avoir la politesse du cœur qui consiste à accepter de manger ce qu'on vous donne. Il invite de donner à César ce qui est à César... Bref, il sait que l'homme a des tâches à accomplir qui sont celles de sa place dans la société et des devoirs qui y correspondent. Mais il n'en demeure pas moins qu'il n'est soumis à aucune instance extérieure, qu'il peut refuser le monde et se refuser à lui sans avoir à le dire.

Ses congénères se sont dressés contre lui car ils l'ont jugé dangereux en fonction de leurs critères moraux alors que Jésus, en invitant à découvrir ce qui transcende le bien et le mal ne s'en prend à personne.

Le bien et le mal demeurent dans le cadre des récompenses et des punitions. Le vrai bien est au-delà des contraires. Pour le trouver, il est nécessaire de s'interroger sur sa nature véritable. En effet, comment connaître le vrai bien si je ne sais pas qui je suis. Quand on l'interrogera sur le bien, Jésus répondra : « Seul l'Un est le bien » (Mt 19.17).

L'obstacle à la réalisation de l'Un étant justement la personne avec ses conditionnements, le gnostique n'éprouve aucune difficulté à interpréter les paroles où Jésus parle de ce à quoi il faut renoncer pour trouver la vie éternelle : « Qui veut préserver sa vie la perdra, mais qui perd sa vie à cause de moi la trouvera » veut tout simplement dire que celui qui veut sauver sa vie personnelle perdra la vie éternelle, mais que celui qui perd sa vie personnelle trouvera la vie éternelle. On le voit, le fossé devient infranchissable entre celui qui travaille à assurer le destin de la personne et celui qui entreprend de se libérer de l'entrave qu'elle représente. Car c'est bien la personne, avec ses conditionnements, qui est l'obstacle à la vision unitaire. Le retour à l'état d'avant les conditionnements implique une remise en question fondamentale de ce grâce à quoi elle s'est constituée en entité séparée. Elle va perdre peu à peu ce qui faisait, selon elle, sa raison d'être, ce qu'elle s'attribuait indûment : avoir, savoir, vouloir, pouvoir. Perte progressive d'une fausse identité en même temps que découverte progressive également de l'Etre essentiel jusqu'au dévoilement complet. On quitte la nuit avec ses fantasmes pour assister à l'aube puis à l'aurore et, tout à coup, le soleil est là à l'horizon inondant tout de sa clarté. Il dissipe les ombres. Tout est lumière. De la même façon, avec l'effacement de la personne prennent fin les cauchemars, les besoins de protection, les

tâtonnements, les errements, les coups et blessures. Il n'est pas jusqu'aux cicatrices qui ne disparaissent (log. 68), tout simplement parce qu'il n'y a plus personne pour se les attribuer. L'Un sans second révèle son visage originel.



58

- 1 JÉSUS A DIT :
- 2 HEUREUX L'HOMME QUI A CONNU L'ÉPREUVE :
- 3 IL A TROUVÉ LA VIE .



COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LOGION 58



La personne est comparable à un paon qui s'attribuerait exclusivement le mérite de sa somptueuse roue (« plus beau que moi... ») : quelle épreuve de découvrir qu'en réalité toute cette splendeur étalée dépend, et a toujours dépendu en définitive, du soleil !... qui lui-même, etc... Et moi, et moi, et moi : rien, zéro.

Pauvre paon dépité : de quoi y laisser toutes ses plumes ! Mais c'était un paon avisé : il comprit que mieux valait danser sa danse et laisser la lumière jouer tout à loisir à travers les superbes couleurs ondoyantes, cependant qu'un vent léger soulignerait une noble cadence... et que lui disparu, il se trouverait, fort naturellement, d'autres paons pour danser sous le soleil immuable.

« Connais-toi toi-même » : quelle aventure, mon bon Socrate, doux Jésus et tous les autres ! « Si j'avais su, j'aurais pas... » me souffle une petite voix... mais voilà, pas le choix : avant de savoir, j'étais.

Chemin faisant, cette certitude a rempli tout l'espace intérieur, reprenant sa juste place. Qu'importent après tout les tribulations et les vains soubresauts d'un mental ferré comme carpe : la vision est là, directe et indiscutable. Ce qui en moi connaît n'est autre que cette unique et entière réalité : la Vie.

Mireille



Je pensais autrefois que la connaissance de l'Évangile selon Thomas m'apporterait tout ce qui me faisait défaut dans mon existence, assurance, lucidité, sérénité, bref, la sagesse.

A présent je me rends compte que je n'ai pas choisi cette voie, j'ai été « condamnée » à la prendre. Je ne pouvais choisir d'être dépouillée de mes opinions, de perdre toutes mes défenses au fur et à mesure. Sans vêtements, je ne me protège plus de rien, je suis obligée d'accueillir tout de la vie. L'épreuve est permanente. C'est vrai que je n'ai pas d'autre issue que de porter ma croix. Je suis obligée de croire Jésus, car je ne sais plus rien.

Marie-France



L'épreuve est la conséquence de ma vision dualiste du monde. La vie antérieure à la naissance-existence-mort est Une, donc à l'abri de l'épreuve :

Au temps où vous étiez Un,
vous avez fait le deux ;
mais alors, étant deux,
que ferez-vous ?

Tant que je n'aurai pas fait le deux Un, je souffrirai. Ma nostalgie de ce que j'étais et l'aspiration à retrouver mon état originel m'amènent peu à peu à repérer les voiles qui empêchent la vision unitaire. Il devient petit à petit évident que ceux-ci proviennent de la pseudo-personne. Dans un univers où tout est Un, elle se croit une entité séparée et elle fabrique le monde de la dualité. Elle ne peut pas elle-même œuvrer dans le sens du retour au non-deux ; mais, ce qui est très important, elle peut être amenée à faire des constats d'impuissance et à renoncer à vouloir - savoir - pouvoir faire quelque chose.

Ce qui n'est rien ne peut rien entreprendre. « Les créatures sont pur néant ». Encore faut-il que cette négation soit acceptée comme telle. Elle ne peut l'être qu'à la lumière de ce qui est. Le soleil éclaire même si le nuage projette une ombre qui le voile.

Qui est l'artisan de la libération de l'épreuve ? Au début de la quête, la personne se sent investie. Elle se croit l'auteur de son film et prétend travailler à son développement. Même s'il est question de se déconditionner, elle met l'accent sur le rôle qu'elle croit jouer. Quand on lui pose la question : « Qui fait le travail ? » ou « A partir de quel niveau parlez-vous ? », son embarras traduit sa confusion. Ses échecs, inévitables, l'amènent progressivement à comprendre que moins elle intervient mieux les choses se passent. Connaître l'épreuve c'est justement pour elle apprendre à laisser faire, à se démettre. L'épreuve ne prendra fin que lorsque l'abdication de la personne sera complète, autrement dit, lorsque sera devenue inébranlable la certitude que seul le Soi est, que seul par conséquent le Soi connaît et agit. Pour cela, il faut que ce qui n'est rien cesse de se prendre pour quelque chose.

Emile



J'interprète « qui a connu l'épreuve » par « qui a éprouvé la connaissance. » Je suis certain que les deux termes sont en balance, à égalité... Pas question d'une connaissance purement intellectuelle ou verbale ! Vous êtes le champ et vous êtes la charrue. « Celui qui connaît le Tout, s'il est privé de lui-même, est privé du Tout. » A condition de transpercer vous-même le mur des apparences, comme Thomas l'a fait, vous êtes UN, établi au Royaume que Jésus proclame *déjà là*. Pas question non plus de l'épreuve au sens chrétien, de l'épreuve-souffrance. C'est l'épreuve, la mise à l'épreuve et la preuve...

Je préfère garder au mot souffrance la valeur métaphysique que lui confère Nisargadatta. La souffrance surgit de l'aliénation, l'oubli de Soi. La souffrance est le lot de la personne : elle lui appartient statutairement si je puis dire, elle est existentielle et liée au dysfonctionnement du mental. La douleur est du corps, des nerfs, du cerveau. Les deux ne sont pas nécessairement jointes et surtout, la souffrance peut s'éprouver dans le bonheur, le bonheur de satisfaction. Demandez à M. Paul Getty si ses milliards de dollars le dispensent de souffrir...

« Qui a connu l'épreuve » renvoie au log. 3, la mise à feu de l'Évangile gnostique. Éprouver la connaissance, connaître l'épreuve, c'est découvrir que *ma* personne est pur néant, que le monde est un rêve mental, et donc un cadavre... En vous connaissant, vous vous perdez, vous disparaîsez - et vous êtes connu ! - Tout reste et rien ne reste. Que les images continuent de tourner, l'identification est frappée de nullité. Pour en dire autant, d'un seul coup tout résumer, il a suffi d'un logion si court !

Pas question ici de croyance, de foi, de sauveur. Oui, vous pouvez croire le Maître, mais c'est pour commencer d'avancer. Il vous faut éprouver le faux et le rejeter. Au prix de ce courage, vous serez heureux de trouver la Vie, et personne pour la vivre, personne en particulier... La Vie, l'Un, que vous aviez abusivement partagés en sujet et objet... La Gnose vous conduit à vous-même, au bonheur d'être vous-même...

Et si connaître n'était que consentir à l'évidence du vrai ?

Raymond



MÉDITATION

AU FIL DE LA PLUME

17-07-86

Les ténèbres obscurcissent momentanément la lumière mais n'atteignent pas sa source, si bien que tout est effacé et n'a jamais existé. Une certaine idée du bien et du mal fait patiemment et sûrement son nid chez le nouveau-né dès que la conscience du moi fait son apparition, quelques mois après la naissance du corps. Cette notion sera à la base de l'éducation ; elle s'inscrit déjà bien avant que le raisonnement ne s'exerce. C'est ainsi que, devenu adulte, il peut plus ou moins dire : « Je fus éduqué à mort ».

Et voilà que l'individu, enfermé dans la prison de son éducation, après avoir lutté vainement pour tenter de voir au-delà, rencontre un jour un écho à sa quête. Parce qu'il l'a cherchée, la chance ne pouvait lui manquer. « Je suis venu au monde vide, vide du monde et vide de moi ». L'évidence se dévoile et les questions tombent. Il en reste une cependant : « Qui suis-je ? ». Le péché originel, qui conduit à la création du monde, n'est pas le mal, mais la connaissance du bien et du mal. La notion « Dieu » et « Diable » crée sans fin l'univers, mais le gnostique voit bien que tous deux sortent de l'Unité dans laquelle se trouve encore le tout-petit (bien que le tout-petit ne soit qu'un concept lié au temps). « Dieu » et « Diable » sont créés par un Dieu unique qui est la Conscience (cf. Nisargadatta), le « Je suis ». Alors, qui suis-je ? Je suis « Je suis », la Conscience, parce que si je ne suis plus, il n'y a plus rien. « Dieu », « Diable », leurs attributs, qualités, nombres, sont ma création dont je n'exclus rien. Mais quel est donc ce petit moi perdu ici au milieu de ce gigantesque tourbillon, et que j'aime néanmoins ?

29-07-86

Est-ce qu'on peut dire que quelqu'un est réalisé, qu'un tel est le Tout, qu'il est l'Un ? Non, ce n'est qu'une façon de parler. Si je réalise que je suis le Tout, l'Un, alors c'est l'Un qui se réalise lui-même, et je n'y suis pour rien. La personne ne participe pas à cela.

Ma recherche m'a conduit peut-être à rencontrer une ou plusieurs personnes dites «réalisées», dont je garde un souvenir particulier. Je lis et relis régulièrement leurs paroles, je m'intéresse à elles, à leur façon de vivre, de s'exprimer. Un jour vient où c'est de trop, cela finit par m'entraver. Leurs paroles sont un trésor, mais les attribuer à une personne est une erreur qui me maintient dans la dualité et qui risque de m'inciter à l'imitation. Imitation des attitudes, imitation du verbe. J'apprécie beaucoup, il est vrai, d'être en leur compagnie, mais la personne du réalisé n'existe que dans le mental, que le Réalisé ne connaît pas.

30-07-86

Le multiple, qui est le diable, met tout en œuvre pour résister à l'attraction du point sans dimensions dans lequel tout se résorbe. Il dispose pour cela d'agents sans nombre puisque il n'y a rien ni personne qui ne soit à sa solde. La morale, la pitié, la compassion, l'amour, la peur, la considération, les maîtres, les disciples, la réalisation, tout cela n'est que ruse pour empêcher l'absorption. Que les hommes fassent exploser leurs bombes atomiques si ça les amuse, qu'ils le fassent ! Que la planète terre explose accidentellement n'est qu'un rêve parmi une infinité d'autres rêves qui tous disparaissent dans le retour à l'Un. A l'instant même, il n'y a jamais rien eu.

C.R.



«Dieu vit dans le minéral, le végétal, l'animal... l'homme. Seulement dans l'homme, LA VIE «peut» se reconnaître comme la vie de Dieu.

La révélation EST expérience de CELA.

Tous les événements de l'existence sont des niveaux de rêve qui conduisent, souvent douloureusement, à «l'EVEIL» de l'Homme dans la nature divine de LA VIE unique.

Ma Quête ?

- De LA VIE à LA VIE, en passant par «ma vie».

Jeanne Guesné

JE SUIS, tout en demeurant l'Unique, joue à être l'autre.

* * *

Le gnostique meurt à ses structures psychiques.

* * *

Je suis attentif à ce qui est antérieur à la durée de ce corps et de la conscience qui en est issue, antérieur au temps qu'elle a forgé.

* * *

Certaines clefs nous sont données
sans approche préalable.
La porte correspondante offre l'éveil subit.
Le processus mental,
qui d'ordinaire doit subir un traitement d'usure,
cesse ici immédiatement.
On était dans le mental,
on fonctionnait suivant le mode mental
et d'un coup on rencontre l'état naturel.
On y est chez soi,
on mesure que quelque chose d'éminemment transitoire et inconsistant
a pris fin, est définitivement tari.
On n'en demande plus.
On n'en veut plus.
C'était bête, mesquin, prétentieux.
De toute façon, c'est désuet, périmé.
En parler encore est un non-sens.

* * *

Narcisse est mort
pour s'être attardé
dans le lieu de mémoire.
Sophia est vivante
pour être retournée au Père,
les yeux tout embués encore
d'humaine tendresse.

E.G.

RECHERCHES

«PRIOR TO CONSCIOUSNESS» (AVANT LA CONSCIENCE),
Talks with Sri Nisargadatta Maharaj, Edited by Jean Dunn, The
Acorn Press, 1318 Broad Street, P.O. Box 4007, Duke Station, Dur-
ham, North Carolina 27706, U.S.A.

Les lecteurs des cahiers Métanoïa connaissent déjà Jean Dunn, fidèle auditrice de Maharaj et collaboratrice de «The Mountain Path», le journal de l'ashram de Râmana Maharshi. Celle-ci nous avait déjà donné, avec «Graines de Conscience», une suite d'entretiens recueillis entre juillet 1979 et avril 1980. L'an dernier est paru aux U.S.A. «Prior to Consciousness («Avant la Conscience»), couvrant la période suivante, d'avril 1980 à juillet 1981, soit deux mois avant la mort de Maharaj survenue le 8 septembre 1981.

C'est donc presque le testament spirituel de Maharaj qui nous est ainsi livré. Nous autres occidentaux, nous dit Maharaj, avons une chance à saisir depuis que les Indiens, à suivre des chemins détournés, ont perdu les clefs de la Gnose : « Les Occidentaux ont mis l'accent sur le progrès matériel et maintenant les Indiens les imitent. Ils ne sont pas attirés par la spiritualité, mais par l'avance scientifique de l'Occident : c'est pourquoi ils veulent vous suivre. Ils liront «Je suis» parce que Maurice Frydman s'en est porté garant ; les livres de Jean Dunn, également, auront plus de poids » (p.2) ; « Ma connaissance se diffusera en Amérique et d'Amérique retournera en Inde. Les Indiens l'accepteront parce qu'elle aura reçu la consécration des étrangers. Telle est la nature des Indiens. Quiconque va travailler en Amérique ou en Angleterre, même comme simple plongeur, se voit à son retour offrir des guirlandes » (p.30).

Malgré son état de santé critique, nous retrouvons Maharaj tel que nous le connaissons déjà, avec toute sa verve (« Vos expériences ne m'intéressent pas ; vous seul m'intéressez » (p.121) ; « Ne me parlez pas de libération, parlez-moi de vous-même, de ce que vous êtes » (p.77), son humour dévastateur (Pourquoi ai-je pris cette forme ? - « Parce que vous êtes un sot ! ») (p.34) et ses formules coups de poing (Dakshinamurti enseignait par le silence : - « Pendez Dakshinamurti ! Pour vous ce n'est que des oui-dire ») (p.121).

Maharaj ne cesse de nous ramener à cette Vérité incréée qu'il nous faut trouver en nous-mêmes et par nous-mêmes, au-delà du mental, au-delà de la conscience, cette Vérité qu'aucun mot, aucun concept ne sauraient exprimer puisque ceux-ci tirent leur source du concept originel, la graine de conscience «Je suis» par laquelle tout a été créé.

Aucun des concepts dans lesquels nous nous sommes enfermés ne résiste à la négation radicale que leur oppose Maharaj : « Quelque concept que vous ayez de vous-même, il ne peut être vrai ; Le «Je suis» est le concept originel primordial... il est important de réaliser que ce n'est qu'un concept » (p.18) ; Brahma, Vishnu et tous les dieux « ne sont que des apparitions dans la conscience » (p.141) ; « Il n'y a pas de Dieu, pas d'âme individuelle, rien » (p.63).

Nous ne pourrions jamais comprendre avec le mental, puisque nous ne sommes ni le mental, ni les mots, ni leur signification. Nous croyons que la conscience est la plus haute réalité, sans réaliser que nous sommes l'état avant la conscience : « La seule démarche spirituelle consiste d'ordinaire à adorer cette conscience qui porte tant de titres divers, mais pour moi elle n'est que douleur et je veux m'en débarrasser » (p.37) ; « J'étais, je suis, je serai dans cet état originel antérieur au «Je suis» (p.52).

Les Ecritures n'ont de sens que pour ceux qui s'identifient avec le corps, et aucune pratique ne peut nous mener à Cela. Maharaj s'attaque à la racine même des religions établies dont le délire obsessionnel se nourrit du miraculeux et du sensationnel propres à émouvoir les âmes frustes : « S'identifier émotionnellement à un autre individu peut s'avérer d'une telle efficacité que ceux qui se sont identifiés à Jésus Christ ont vu apparaître sur leurs corps les stigmates de la crucifixion. Ces expériences sont complètement inutiles. Un individu s'est identifié avec un autre individu, mais, aussi longtemps que l'on n'aura pas rejeté cette individualité, jamais la Réalité ne pourra se révéler » (p.51).

Rien d'étonnant donc si nous retrouvons chez Maharaj le langage même de l'Evangile selon Thomas : « L'état du Jnânin (i.e. du gnostique) est semblable à l'état d'enfant, lorsque l'enfant ne se connaît pas lui-même » (p.68 : cf. log. 4) ; Le jeûne peut-il m'aider à trouver le Soi ? - « Absolument pas ! Ce «Je suis» est expression de la nourriture. Vous voulez trouver le doux qui est la qualité du sucre : si vous rejetez le sucre, où est le doux ? » (p.128 : cf. log. 6).

Pour saisir Maharaj il faut être Maharaj, « avant la conscience », et cesser de s'identifier avec un corps. Lorsque parle le Soi, seul le Soi peut l'entendre : « J'expose au Soi la connaissance du Soi, mais vous la

recevez comme la connaissance du corps » (p.58). « Par les choses que je vous dis, ne savez-vous pas qui je suis ? » (log. 43) : Ne savez-vous pas qui vous êtes ?

23 MARS 1981

M : Je suis Cela qui est absence de tout objet perçu. Ne tentez pas de concilier ce que je vous dis avec le concept selon lequel vous êtes un homme : cela n'est pas possible. Bien qu'attentifs à m'écouter, vous persistez pour la plupart à vous identifier avec un corps et à me prendre pour un individu, mais cela je ne le suis pas. Ma véritable présence est l'absence du phénomène que vous percevez.

A la différence du vôtre mon sommeil est pure conscience, et en lui sont présents le manifesté comme le Non-manifesté. Il n'existe aucune différence entre l'individu et l'univers.

Parce que vous m'identifiez avec le corps, vous pensez que je suis malade. Cette maladie, je la considère comme un état extraordinaire qui, tant que l'individualité existe sous la forme d'un corps, fait partie du destin d'un être exceptionnel - mais il est impossible d'en décrire l'importance. C'est à un être exceptionnel qu'arrive cet état plein de souffrance, mais également de signification.

Savoir ce que l'on est réellement, se connaître soi-même, cette question ne se pose que dans le domaine de la manifestation, par rapport à un autre phénomène. Dans mon état il n'y a aucun phénomène car mon existence est antérieure à toute manifestation. Qui suis-je ? Que suis-je ? Pour moi, la question ne se pose même pas.

Q : *Maharaj pourrait-il répéter ce qu'il a dit sur l'état sans phénomène ?*

M : Ce qui est dit s'en est allé. Lorsque vous m'écoutez, concentrez-vous sur les mots qui révèlent votre propre identité et oubliez tout le reste. Votre identité est cet état antérieur aux mots. Les Mots ne peuvent atteindre Cela.

A cause de cette conscience toute chose est ; mais elle-même n'est qu'une lumière, un reflet de Cela qui est. L'homme ordinaire se prend pour un chercheur et adore divers concepts, mais non point son être véritable.

Q : *Maharaj pourrait-il parler de cet état antérieur à la conscience ?*

M : A quoi bon ? Si vous tentez de concevoir cet état, vous donnez naissance à un concept, et ce concept dure tant que dure la conscience.

Seul reste celui qui jouit de l'expérience mais qu'aucune expérience ne peut affecter, pas même celle de rester.

Moi qui ne suis rien, comment puis-je parler ainsi ? Parce qu'il ne subsiste en moi trace d'aucune expérience.

Vous savez à quel point je ne mâche pas mes mots. Chacun se sent concerné par ce dont il fait l'expérience de la naissance à la mort, mais qui s'inquiète de l'état qui précède toute expérience ? Celui qui a clairement compris ce qu'est la conscience n'attache aucune importance à quelque expérience que ce soit.

Q : Je veux abandonner cette identité avec le corps, je veux découvrir qui je suis. Que dois-je faire ?

M : Sans la connaissance « Je suis », sans savoir qui vous êtes, qui donc cherche ? Il vous faut d'abord être, alors seulement commence la quête. La connaissance « Je suis » imprègne tout : gardez-vous de l'oublier, soyez simplement cela et abandonnez tout le reste.

Q : Si je pense que « Je suis », il me vient aussitôt des pensées sur toutes les choses que je suis. Je sais qu'elles viennent du mental.

M : Avant de penser, - vous êtes. Tout mouvement se produit dans l'espace ; l'espace est nécessaire à chaque mouvement ou chaque apparition.

Il n'y a aucune réponse à la question « Qui suis-je ? », mais il vous est loisible d'y répondre comme il vous plaira, et de vous donner le nom ou le titre que vous voudrez.

Les gens se comportent comme des perroquets : ils se contentent de répéter ce qu'ils ont entendu ou lu, sans en extraire le sens à la racine. Je suis tout à fait contre ces gens qui, tels des perroquets, ne font que réciter des bhajans.

Le soleil et la lune sont les reflets de ce principe suprême « Je suis ». Combien ont compris ce qu'ils chantent lors des bhajans ?

La porte de la spiritualité est grande ouverte, et en même temps c'est un mystère. Parce que vous êtes, tout est, les mondes et l'univers entier : et tout cela est le reflet de vous-mêmes.

Vous voulez savoir ce que vous êtes ? Tout vous est donné dans les bhajans. Fermez les yeux, oubliez-vous vous-mêmes, dans un demi-sommeil : voilà exactement ce que vous êtes. Mais si vous voulez jeter un coup d'œil, c'est le bleu profond de l'espace qui vous apparaît tout d'abord : voilà l'idole, l'image suprême de la beauté. J'ai souvent élucidé ce point, mais bien peu ont été capables de voir ce vers quoi je les conduisais.

Lors des bhajans, j'élevais la voix pour insister sur certains passages, mais nul ne comprenait pourquoi. Je me comportais ainsi pour que les gens en approfondissent le sens, mais au lieu de cela tous criaient plus fort ! En outre, de toutes mes forces, je répétais les

lignes suivantes : « Vous êtes cette graine de conscience qui a donné naissance à l'univers tout entier ! ». Parce qu'ils fournissent toute la manne spirituelle, je m'abandonnais intensément aux bhajans ! Chaque fois que je mettais l'accent sur le sens profond d'un bhajan, je dansais dans la pièce ! Aujourd'hui encore, j'ai toujours en moi cette exubérance à danser et à chanter, mais c'est l'énergie qui me manque.

Je ne suis jamais, après cela, allé voir ni Sage, ni Saint. Nombre d'entre eux sont cependant venus me rendre visite, mais malheureusement je n'en ai rencontré aucun pour qui le soleil, la lune et l'univers sont l'expression de lui-même : un tel sage, non, je n'en ai point trouvé !

Q : Bien que je ne connaisse pas le Marathe, je ressens intuitivement le sens profond des bhajans.

M : Ceux qui viennent ici faire les bhajans ne sont pas, pour la plupart, en mesure d'en saisir le sens profond. Beaucoup d'étrangers, par contre, en sont capables. Vous avez cet avantage parce que vous tous, les étrangers, qui montrez de l'intérêt pour ces choses, étiez, dans votre précédente incarnation, les compagnons et les disciples de Râm, l'incarnation majeure : voilà pourquoi, à cette époque, vous avez déjà été bénis. Par la suite, au cours de vos incarnations, vous avez émigré en Occident ; mais plus que les Indiens eux-mêmes vous êtes ici chez vous ! (1)

Les étrangers me reconnaissent, mais dans la rue nul ne me connaît, tout cela parce qu'autrefois Râm le grand a béni toute son armée, tous ses disciples.

J'ai une profonde admiration pour les étrangers : ils parcourent des milliers de kilomètres pour venir ici et de plus dépensent beaucoup d'argent pour séjourner à Bombay.

Q : Sans cet ardent désir, nous ne viendrions pas.

M : Tel est votre véritable destin. Dans ce composé chimique que vous êtes, ce désir a déjà été planté.

Vous venez vous asseoir ici avec la ferme détermination d'obtenir ce que vous voulez. C'est pourquoi j'ai pour vous beaucoup d'estime et de respect.

Traduction française
Yves Moatty

(1) Voir la note sur la réincarnation qui suit cet entretien.

NOTE SUR LA REINCARNATION

Maharaj, nous le savons, n'a pas peur des contradictions. Il semble, dans cet entretien, réhabiliter la doctrine de la réincarnation, qu'ailleurs il nie radicalement.

Peut-être a-t-il ici simplement voulu plaisanter. D'après une personne présente ce jour-là, au moment où il a fait allusion à la réincarnation des compagnons-singes de Râm sous la forme des étrangers venant lui rendre visite, il s'est mis à rire en disant : « N'allez pas croire cependant que je suis la réincarnation de Râm ! Mais peut-être suis-je celle d'Hanuman (le dieu-singe) ? Regardez mes oreilles ! » (1).

Ce n'est pas tant le langage de Maharaj qui diffère que le niveau de compréhension de l'auditeur, auquel, à chaque fois, Maharaj tente de s'adapter. Au niveau de l'Absolu, qui est celui du Maître, il n'y a ni temps, ni espace, donc ni incarnation, ni réincarnation. Au niveau du relatif, qui est celui de l'auditeur, le temps et l'espace existent, et la réincarnation devient donc possible.

Quoi qu'il en soit, la réincarnation, plus exactement « les vies successives », est presque un article de foi dans l'Hindouisme : « Comme un homme jette ses vêtements usés et en revêt de neufs, ainsi l'Être incarné quitte les corps usés et entre en de nouveaux corps » (Bhagavad Gîta, II, 22).

S'il y a bien « réincarnation », il n'y a par contre pas d'individu qui se réincarne. « L'être-né à nouveau est-il le même que celui qui est mort, ou un autre ? », demanda-t-on un jour au Bouddha qui répondit : « Ni le même, ni un autre ». Cette réponse, qui échappe à la question, n'est pas sans rappeler celle de Jésus au sujet d'un aveugle-né : « Ses disciples lui demandèrent : Rabbi, est-ce lui qui a péché ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ? Jésus répondit : Ni lui, ni ses parents n'ont péché, mais c'est pour que soient manifestées en lui les œuvres de Dieu » (Jn, IX, 2, 3).

La réincarnation est une illusion de la même façon que ce monde, -pour nous bien tangible et bien réel - : « Aussi longtemps que vous resterez l'esclave du temps, naissances et mort se succéderont. En réalité, il n'existe rien qui soit une renaissance » (Mâ Ananda Moyî). Kabîr également reprend souvent l'image des vies successives : « J'ai bien souvent changé de vêtements. C'est la dernière fois que j'en revêts ». Pour lui, comme pour Maharaj, même les prétendues

«incarnations divines» ne sont qu'illusion de Mâyâ. Le «délivré-vivant», non-né et non-manifesté, est l'Un caché derrière les apparences de la multiplicité :

«Je suis en tout, tout est en Moi.

Je suis : nul n'existe hors de moi.»

La réincarnation n'est qu'un jeu illusoire dans un monde irréel et elle n'a d'existence que dans les limites de notre ignorance. Nous y croyons dans la mesure où nous croyons être soumis à la loi de la naissance et de la mort : «La réincarnation n'existe que si vous êtes maintenant incarné. Mais en fait vous n'êtes même pas né» (Ramana Maharshi).

Y.M.

(1) Le singe Hanuman représente l'idéal du guerrier et du serviteur du Divin. C'est une des figures les plus populaires du Panthéon hindou.



JE NE SAIS PAS, JE SUIS Déterminisme et liberté

Les penseurs officiels reprochent souvent au monisme, traduction en termes réducteurs de la Gnose, de sacrifier le libre-arbitre personnel sur l'autel de l'être absolu impersonnel. Après tout, les mots nous emportent où ils veulent... Cependant, nombreux ont été nos amis frappés par l'accent péremptoire de Nisargadatta déclarant dans Sois p.52 : « Mon enseignement est : ce qui est sur le film (de la destinée personnelle), quoi que ce soit, sera. Que vous fassiez des efforts ou non. Tout cela est enregistré sur le film bien avant ces possibles efforts. N'ayez donc aucune prétention d'avoir accompli quoi que ce soit parce que toutes les choses se font, arrivent d'elles-mêmes.

Ici, le principe qui ne se connaît pas lui-même parle ».

Pas de liberté, pas de choix, ni d'effort, ni de volonté : de quoi en offusquer plus d'un. Ma destinée obéirait-elle à des lois mécaniques invariables ? Ma recherche n'est-elle qu'un leurre ?

Pour souligner l'importance du propos, je vais encore une fois prouver que Nisargadatta s'était montré tout aussi radical à l'époque des entretiens publiés dans Je Suis. « Rien n'est fait par vous ou pour vous. Tout est dans le film, rien n'est dans la lumière, y compris ce que vous prenez pour vous-même, la personne. Vous n'êtes que la lumière. » J.S. 507. Notons ici un élément de réponse extrêmement important. La fatalité, puisqu'il faut l'appeler ainsi, ne concerne que le film... Et vous êtes la lumière, indépendant du film. C'est donc la confusion d'identité qui crée le problème. Dans Sois p. 50, Nisargadatta répète la même observation. P.45, un interlocuteur futé fait l'objection suivante : « Si chacun a son film, si toutes nos vies sont prédéterminées, à quoi bon être vigilant, persévérant, à quoi bon nous efforcer de comprendre ce que vous nous dites. Ce qui doit arriver est de toutes façons dans le film. » Et Nisargadatta répond : « Le film est achevé mais comment pouvez-vous savoir que votre vigilance et votre persévérance ne sont pas dans le film justement. Vous ne pouvez disposer d'aucun moyen de contrôle. » Existence ou non-existence, ces précisions permettent de mieux comprendre ce qu'est le déroulement d'une destinée personnelle et tout le processus de la méso-identification.

Approfondissons. Dans le débat de la pensée occidentale, la question de la liberté, à condition de laisser de côté l'aspect politique si prosaïque du sujet (!), est toujours liée à la question du désir. Réponse de Nisargadatta : « Vous êtes contraint de désirer. En Inde l'idée même de libre-arbitre paraît si ridicule qu'il n'y a pas de mot pour lui... » J.S. 375. La liberté personnelle égale zéro ! Par contre : « Une fois que vous avez compris que tout arrive de soi-même (appelez cela destin, volonté de Dieu ou pur accident), vous demeurez uniquement comme le témoin qui comprend et jouit, mais qui n'est pas perturbé. » A la même page (J.S. 474), Nisargadatta exécute la notion de responsabilité personnelle, toujours associée à celle de libre-arbitre : « Vous n'êtes responsable que de ce que vous pouvez changer. Et tout ce que vous pouvez changer, c'est votre attitude... Toute la souffrance du monde ne vous empêchera pas de prendre plaisir à votre prochain repas. (Mais) le témoin n'est pas indifférent... Vous ne pouvez aider les autres qu'en tant que témoin. En ce qui concerne la pré-programmation du film, Nisargadatta avait fait des déclarations similaires à celles du 4^{me} Entretien de Sois dans Graines de Conscience, pp. 114 et 172. Faut-il donc maintenir l'accusation de fatalisme ?

Avec ces pièces du dossier en mains, tout lecteur averti aura compris ce que voulait dire Nisargadatta. La notion de fatalisme même est un concept personnel, produit par le mental fâché qu'on lui dénie le droit d'en faire à sa tête. La réponse gnostique est à la fois intransigeante et souple, ouverte vers une heureuse résolution du problème. La personne qui est un concept, une représentation, et donc un état mental, est enserrée dans un réseau de déterminisme qui sont tous produits de situations envisagées en termes dualistes. L'appréciation personnelle, égotique, est en elle-même mécanique, soumise à un fonctionnement de cause à effet interminable. La personne est un paquet de conditionnements dont l'origine et la destination sont indiscernables par la pensée comparative. Impossible d'en sortir. Sinon par le saut métaphysique. La personne est un malentendu, une erreur de perspective : par nature elle est et demeurera ignorance et donc souffrance. L'intelligence pure au contraire me fait voir que tout est un et que les différences ne séparent pas : que je suis l'Un, même si ma conscience est limitée par sa focalisation au corps-mental... La personne est esclavage. Le témoin est libre. Et que pourrait-on dire de l'Absolu ? Or c'est de là que nous parle Nisargadatta. Quand on lui dit : « Est-ce que répondre est une nécessité de votre film ? » Il laisse tomber cette parole définitive : « Tout est prédéterminé sur ce film - moi, je ne suis rien. » Sois p.49. En tant que personne, vous êtes dans le film avec toutes vos gesticulations.

L'Absolu, indépendant de la conscience, n'est rien dont il puisse être dit quoi que ce soit, sinon négativement. Où donc éprouvez-vous votre présence, votre réalité ? Dans le même entretien, p.48, Nisargadatta avançait : «l'Absolu, qui n'est associé à rien, pas même à l'être, peut parler de toutes choses».

La clarification de ce problème correspond à l'étape ultime de la compréhension métaphysique et de la réalisation gnostique. C'est pourquoi ce travail a fait l'objet de multiples développements dans les précédents Cahiers. Tous ces éclairages ne sont pas inutiles : le mental pose mille questions, il est insatiable. Pourtant la bonne et entière réponse à l'une d'entre elles peut suffire. Cette question du déterminisme et de la liberté nous renvoie à plus stricte affirmation gnostique. «La personne est un malentendu... le monde personnel est purement imaginaire... il a surgi sans raison du principe indifférencié... il n'a d'autre réalité que celle conférée par la lumière indépendante aux images artificielles... et bien évidemment vous êtes la lumière, l'image n'ayant aucune réalité stable, définitive... ». Qui est R.O. L'individu qu'il fut à l'âge de 3 ans, 20 ans, 40 ans ? Si une entité R.O. devait se réincarner, laquelle serait-ce de ces âges différents ? Non, impossible de conférer la moindre réalité à la personne, sinon celle que lui confère la présence dans l'ici et maintenant. Mais sans la lumière, où est le personnage du film ? C'est le mental qui crée le problème et qui l'entretient, indéfiniment. Si vous vous identifiez à un état mental, vous vous emprisonnez dans ce flux d'images qui se conditionnent les unes les autres. Dans ce rêve, il y a souffrance et pourtant votre principe essentiel, immuable, de lumière, ne souffre pas. Dans ce rêve, tout est déterminé aux conditions de l'imagination, et je reconnais qu'elle est une infinie prolixité, mais le principe d'avant la conscience est libre.

Pour nous sortir de ce mauvais rêve - et là encore bien sûr je reste dans les limites du langage - la Gnose fait l'apologie de l'état de prime enfance, quand le mental partageur ne s'est pas développé (Tao te King, Ev. de Thomas), déploie tous ses arguments ou ses métaphores à dénoncer le dualisme. On sait que c'est le thème majeur de l'Evangile selon Thomas. Ayant fait le deux, je dois retrouver l'Un. La Connaissance me fait découvrir l'insignifiance ou la fausseté des masques, des habits d'emprunt qui servent à occulter la honte de l'oubli de Soi (log. 37). La Gnose se réalise au prix de la désertification parce qu'un pour cent d'incompréhension provoque cent pour cent d'aliénation (log. 61). L'omniprésence du Royaume, qui est déjà là, et que la personne ne voit pas, ne s'éprouve que par l'anéantissement de la personne (Me Eckhart) et la conclusion «Autre que lui n'est pas» des Soufis. Oui, c'est bien cela, pour faire

le deux Un, il faut retrancher le faux, d'un coup d'épée bien ajusté (log. 98), d'un coup de couteau porté sans hésitation (Houang-Po). Qui aurait peur d'anéantir un mauvais rêve ? Or c'est précisément cette illusion de liberté personnelle qui vous fait priser une existence malheureuse et fantasmagorique.

Voici deux explications supplémentaires qui affermiront la main qui tient l'épée. Premièrement, le rêve personnel est doté d'un statut ontologique nul ; c'est zéro. Vous pouvez le croire ou le découvrir par vous-même, c'est facile à condition d'être sérieux. Cette fiction, ce mirage, en tant que tel, obéit à un déterminisme absolu pour la simple raison qu'il n'y a en réalité personne pour le vivre. Le rêve obéit en quelque sorte à sa propre loi d'évolution, sans qu'aucune entité personnelle ne puisse jamais ni choisir ni agir d'elle-même. C'est un mouvement du mental, une vague de conscience qui peut durer des éons, sans toutefois affecter la réalité de l'Unique. La seconde explication, quoiqu'elle soit également relative à une logique verbale, est la suivante. Tout est Un et l'Un est Tout. L'Absolu dispose donc entièrement et pleinement de Lui-même. Autonomie et autorité sans fissure, sans fracture : tout choix est exclu. Pour choisir, il faut qu'il y ait deux et une préférence, et donc exclusion, ce qui est propre au mental partageur. Je me rends bien compte que ces explications relèvent de la raison pure et méritent toutes la fameuse critique de Kant, notamment que la conclusion s'en trouve dans les prémisses et que rien n'est démontré. Finalement, parce que l'Absolu est vivant et que l'épreuve (log. 58) est vôtre, vous pouvez suivant votre maturité ou votre évolution dans le rêve vous trouver dans quatre situations différentes. « Vous êtes un avec l'Absolu, pur sujet, impersonnel. Si vous ne comprenez pas cela, demeurez uni à la conscience. Si vous ne comprenez pas cela non plus, adorez votre être dans l'image des dieux... Et sinon, descendez dans la rue et faites de l'action sociale. » Sois p. 226. Un peu d'humour pour en finir...

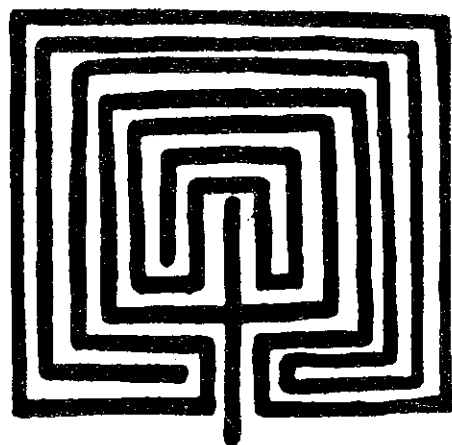
Que reste-t-il si la personne disparaît tout à fait ? La destinée, mais en réalité votre indépendance normale, naturelle, à l'égard des événements qui se déroulent dans le film. L'Évangile selon Thomas évoque souvent la glorieuse réalité du Royaume : son invulnérabilité (log. 71, 106, 111), la fusion à la source (log. 77 et 83). A l'entretien 93 de Je Suis, dont je recommande l'entière relecture, Nisargadatta évoque lui l'aventure infinie de la découverte de l'Inconnu. C'est la promesse faite au log. 3. Quand vous vous connaîtrez, autrement dit quand vous saurez ce que vous n'êtes pas, vous serez connus, emportés et noyés dans le flot illimité de la Vie. La Connaissance est une inspiration du Soi : elle abolit la sujétion aux mécanismes de l'imagination et plonge dans l'océan de l'Inconnu. Les mots et la logique

peinent à exprimer ces apparentes modifications d'un Absolu jamais affecté par elles. Le passif sans nomination d'agent du verbe connaître, «vous serez connus» désigne l'avènement de l'Unique qui ne se connaît pas lui-même. Cela s'éprouve *et* il n'y a personne pour l'éprouver... Un mouvement *et* un repos. Tant que le corps est là, et la moindre graine de conscience, il y a une personne mais vous n'en êtes pas affecté : vous êtes le Témoin. Le manipulateur dualiste, le mental partageur ne peut pas prendre l'Un sans second dans sa nasse. Vous êtes l'Absolu, la lumière insaisissable, dans l'état d'inconnaissance : Soleil voilé par les nuages d'imaginations. Dissipez les nuages !

J'achèverai par cette définition de l'action juste dans Sois p.28 : «Laissez les actions se produire à travers vous. Ne vous considérez pas être celui qui agit. Des actions se feront à travers vous : ne qualifiez pas telles actions de bonnes, telle autres de mauvaises. Vous n'en avez pas la responsabilité. Celui qui pense être l'entité agissante est esclave d'inclinations mentales... Le Gnani est témoin de la conscience en train d'agir, il ne prend pas part aux actions de la Conscience». Et ne vous désolez pas si vous vous sentez incapable d'une spontanéité parfaite. Un tel jugement serait inspiré de «l'ennemi». N'oubliez pas non plus l'avertissement donné par l'Evangile selon Thomas (log. 43) et Nisargadatta (J.S. 132). Ne choisissez pas la part du rêve qui vous convient, en rejetant l'autre. C'est votre indépendance véritable à l'égard de tout ce qui arrive qui se fortifiera quand vous aurez abandonné tout souci de choisir ou de vous libérer de quoi que ce soit. Le moi dissout, telle serait la marque du Vivant : «Je ne sais pas, Je Suis».

R.O.

P.S. : On peut lire de C. TRUNGPA, *Le mythe de la liberté et la voie de la méditation*, publié par Le Seuil en 1979, bonne mise au point du sujet bien que dans l'optique du Bouddhisme tibétain. On n'a pas oublié que Guénon avait aussi traité le sujet... à sa manière !



BIBLIOGRAPHIE

DURKHEIM (Gaf Karlfried). - Le Japon et La Culture du silence. - Trad. de l'allemand par Catherine de Bose. - Paris, Le Courrier du Livre, 1985.

Nous avons la chance de découvrir le Bouddhisme japonais à travers les traductions qui nous donnent, de cette forme particulière du Tchan, une image à la fois très authentique et très vivante en ce qui concerne les arts martiaux.

A cet égard, les ouvrages de Graf Dürkheim et de E. Herrigel ⁽¹⁾ nous apportent une information précieuse de même qu'une connaissance approfondie qui demeure le plus souvent étrangère aux pratiquants occidentaux obsédés par la volonté de « gagner ».

« La vraie rencontre entre l'Est et l'Ouest, dit la préface à cette 5^{ème} édition, n'est pas une question ethnologique mais un problème intérieur avec les tensions que cela implique, tensions qu'il nous faut non résoudre mais intégrer ».

Ceux qui, par exemple, ont voyagé au Japon ont pu mesurer la valeur de cette culture du silence qui trouve normalement sa place dans l'éducation et dans la formation professionnelle. Le visiteur qui se rend en voiture de Tokyo à Yokohama traverse une zone industrielle où le vacarme est pour lui parfaitement intolérable, avec - ça et là, symbole d'une « autre vie » - un temple isolé dans une oasis paisible... Dira-t-on de l'industriel japonais qui rentre chez lui et met son kimono qu'il « retrouve » la paix ? Elle ne l'a peut-être jamais quitté...

Graf Dürkheim précise que la femme japonaise est particulièrement douée pour aborder n'importe quel entourage bruyant sans en être le moins du monde affectée.

Les arts martiaux offrent la possibilité idéale du silence intérieur, source de concentration et de participation à l'unité cosmique, les « résultats » étant pratiquement indifférents pour celui qui a compris le sens profond de l'exercice.

Paule Salvan

(1) Herrigel (E) - Le Zen dans l'Art Chevaleresque du tir à l'arc. Traduction de l'allemand. Préface du professeur Suzuki. Lyon, P. Derain, 1964.

POÉSIES

A rassembler
des mots
en phrases de nuages
résistant mollement
à l'épreuve du vent
à créer
des espaces
en forme de chimères
lentement englouties
sous les sables mouvants
à épuiser
le suc
des espoirs désolés
à nourrir
l'amertume
aux illusions fanées
je demeurais
en fuite et en danger de vie
car en pouvoir d'aimer...
Quand le flot
tout soudain
trop longtemps endigué
déversa sa fureur
en vagues
de lumière

Mireille

une étoile frissonne
l'immense écrin des nuits
dont le cycle s'enroule
en ton propre regard

enfoui au cœur des choses
et du temps qui s'écoule
qui donc s'est égaré
sur le chemin sans nom

à la brume bue
au creux du plus haut pic
invisiblement se glisse
un rayon de soleil pâle

le monde est tel qu'il est
depuis qu'il n'a plus d'âge
pareil au bruissement de l'aube
le rire neuf de l'éveil

* * *

de fines perles d'écume
- poudroïement impalpable -
et la mer s'éparpille
en dentelles de soleil

trésor vite oublié
- au lilas pâle de l'instant -
une même vie s'éveille
en myriades d'existences

cérémonie secrète
- sur l'abîme entrouvert -
à la libre caresse
du silence et du vent

il ne s'est rien passé
- en l'éternel repos -
qu'est devenue ta vie
jaillissement sans fin

Yves Moatty

les poissons poisonnent
les fleurs sont sûres d'être fleurs

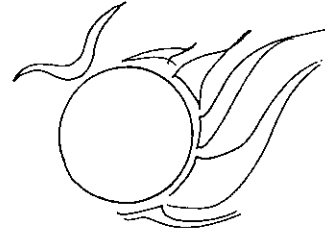
seule je me cache et me fuis
et n'ose être ce que Je suis

que le rêve ne dévore pas ma vie
avant que la vie ne dévore mon rêve

le temps est venu d'oser
n'être qu'un nom oublié

qu'on s'habitue sans lui
le fantoche de service

tout continue à tourner
tout est possible
et liberté



Cela peut être tu
comme un rendez-vous
pour échapper de l'exil

où sont passés mes murs
les terrasses de mes dieux
et que sont devenus
ces gens de certitude
qui jacassaient dans
les tunnels de ma mémoire

nulle mouette de fin du monde
pour faire des signes de blancheur
nul voyage ne porte
vers le vin d'une maison
Ce qui rit de n'être
jamais né

Manoune